

Clerambault, un cheminement vers la clarté

Serge Duret

Une œuvre mineure ?

Dans *D'un auteur l'autre*, ouvrage où sous la forme d'un dictionnaire il évoque les écrivains qui ont marqué son parcours de lecteur, à la lettre « R » Jean-Pierre Brèthes présente Romain Rolland¹. Et pour dire l'exemplarité et le rayonnement de l'écrivain, c'est *Clerambault* qu'il retient. Ce choix est d'autant plus singulier que *Clerambault*, non republié, peu lu, peu étudié, est un laissé-pour-compte dans la vaste production rollandienne. Le *Journal des Années de guerre* qui permet de suivre jour après jour le cheminement de Rolland pendant la longue et terrible épreuve de la Grande Guerre, ce *Journal* que les critiques citent abondamment, a fait ombre à l'œuvre littéraire dans laquelle Rolland a enserré, en les transposant, ses réflexions, ses méditations et les jugements qu'il a portés sur les misères de son temps.

Comment expliquer l'indifférence dont a souffert et continue de souffrir ce roman ? Stefan Zweig, dans son *Romain Rolland* publié en 1921, n'a pas manqué de mettre l'accent sur l'importance et la richesse du projet rollandien :

« Clerambault [...] est la confrontation grave, tranquille et durable avec son temps que l'écrivain a lentement, en quatre années de travail, menée à son accomplissement. [...] Ici se trouv[e] rassemblé et réuni tout ce qui était auparavant dispersé dans les lettres et les manifestes, les nombreuses formes, sous lesquelles s'exerçait son action, reliées souterrainement par l'art. »²

Ainsi, loin d'être un pâle et inutile doublon du *Journal*, *Clerambault* en serait la quintessence. Jacques Robichez conclut les deux pages de son ouvrage consacrées à ce roman par cette formule : « le livre est capital comme témoignage sur la pensée de

Rolland »³. Quant à Bernard Duchatelet, dans sa somme biographique, il rappelle qu'avec ce livre Rolland espère « liquider une période tourmentée de sa vie »⁴. Le roman a donc la fonction d'exutoire et la vertu d'un miroir qui permet de regarder au plus intime de soi et de tisser des perspectives dans la difficile et confuse période de l'après-guerre. Il est le prisme qui permet à Rolland de trouver la juste distanciation par rapport aux événements et à lui-même.

Bernard Duchatelet saisit en une seule phrase toute l'histoire d'Agénor Clerambault : « Le roman met en scène un personnage qui, après s'être laissé submerger par les passions de la foule, réussit à s'en dégager et à se libérer de toutes les raisons alléguées pour justifier la guerre. »⁵ Jean-Pierre Brèthes s'attache surtout à la personnalité subversive de Clerambault, mais il laisse dans l'ombre le débat sur la révolution ainsi que la dimension spirituelle de l'œuvre. Quant à Jacques Robichez, son résumé dégage clairement les cinq parties du livre, qui rappellent les cinq actes d'une tragédie structurée à partir de l'unité temporelle que sont les cinq années du conflit. L'originalité de ce résumé réside aussi en ce qu'il ne mentionne pas le nom de Clerambault. S'appuyant sur le fait que le sous-titre du livre est « *Histoire d'une Conscience libre pendant la guerre* », le critique efface le nom du protagoniste pour le remplacer par celui de « Conscience Libre »⁶.

En retirant son nom au personnage principal – comme il le fait d'ailleurs pour tous les autres personnages du roman –, Jacques Robichez efface tous les traits personnels de Clerambault. Il le désincarne en quelque sorte pour ne voir en lui qu'une abstraction, le symbole de l'Homme confronté au cataclysme de la guerre. Le roman n'est alors qu'une épure. A l'instar de *Jean-Christophe* mais sur un temps et dans un cadre spatial resserrés, *Clerambault* est l'histoire, à travers épreuves et souffrances, d'une naissance à soi-même.

1. BRÈTHES Jean-Pierre, *D'un auteur l'autre*, L'Harmattan, 2009. Chapitre « R comme Romain Rolland », pp. 117-124.

2. ZWEIG Stefan, *Romain Rolland*, Belfond, 2000, 336. [Il s'agit de la réédition de *Romain Rolland : des Mann und das Werk*, Frankfurt am Main, Rütten & Loening, 1921.]

3. ROBICHEZ Jacques, *Romain Rolland*, Hatier, 1961, p. 169.

4. DUCHATELET Bernard, *Romain Rolland*, Albin Michel, 2002, p. 228.

5. *Ibid.*, p. 229.

6. « *Conscience Libre*, dès le mois d'août 1914, se mêle avec joie au troupeau, écrit des poèmes patriotiques. Mais son fils, combattant, les désavoue tacitement. Il est tué. *Conscience Libre* entrevoit qu'elle s'est aveuglée et s'engage à tâtons dans le chemin de la vérité. [...] Conscience publie des appels à la paix et à l'amour. On lui répond par les sarcasmes et la haine. [...] Isolement serein et accepté, [...] Conscience découvre la formule libératrice [...] » (*op. cit.*, pp. 168-169).

C'est en quelque sorte une variation originale du roman de formation, qui conduit le personnage d'une naïveté que l'on peut qualifier d'enfantine à la maturité, à la pleine compréhension de la vie. C'est l'évocation d'un parcours initiatique par lequel s'opèrent le dépouillement des illusions, le renoncement au confort des croyances trompeuses.

Le parcours que doit entreprendre Clerambault est comparable à une ascension spirituelle, à un chemin de croix qui, de station en station, conduit et à la révélation et à la mort. Par le nom que lui a conféré le romancier, Clerambault n'est-il pas prédestiné à une telle ascèse ? Il faut noter, en effet, que Romain Rolland a écrit le mot sans accent aigu, laissant ainsi l'homophonie s'établir avec l'adjectif « clair ». Quant à la terminaison « ambault », peut-être évoque-t-elle le verbe latin « ambulo, ambulare », *marcher, avancer*. Clerambault = celui qui avance vers la clarté...

Suivons Clerambault sur ce chemin abrupt qui, à travers les ombres et les brumes de l'esprit, grimpe vers la pleine lumière.

Aveuglement

Au commencement, l'équilibre et l'harmonie. Le roman s'ouvre par une atmosphère de douce quiétude, par l'évocation de l'affection tissée entre les quatre membres de la famille Clerambault. Comme protégés par la nature, le père, l'épouse fidèle, Maxime le fils et Rosine la fille vivent dans un temps arrêté, celui du « bonheur tranquille » (13)⁷ : « Clerambault, assis sous la tonnelle de son jardin de Saint-Prix, lisait à sa femme et à ses enfants l'Ode qu'il venait d'écrire à la Paix souveraine des hommes et des choses. »

La douceur et la beauté de la nature en ce « soir de juillet », avec le « dernier rayon rosé » du soleil sur la « cime des arbres », avec une « buée lumineuse » sur la « pente des collines » et sur la « plaine grise et la Ville lointaine », avec les vitres des édifices qui, comme un firmament, « flamb[ent] d'étincelles d'or » (11), font écho à la magie du paysage lémanique que Rolland contemple le soir du 31 juillet 1914 alors que la guerre vient d'être déclarée entre l'Allemagne et la Russie : « Les montagnes flottent dans une légère brume lumineuse et bleutée ; le clair de lune répand sur le lac une coulée d'or rouge [...] ; et les étoiles brillent d'un éclat si pur ! »⁸ Dans le roman, le parfum de la « glycine s'exhal[e] » et Clerambault « respir[e] la bonté de cette nuit d'été » comme à Vevey Rolland sentait « le parfum des glycines flotte[r] dans la nuit »⁹. Mais ce moment de grâce et d'extase partagé n'en révèle que davantage l'opposition entre le romancier et son personnage.

Une opposition totale car Rolland perçoit immédiatement la présence de l'absurde au cœur de l'harmonie : « C'est dans cette paix divine et cette tendre beauté que les peuples d'Europe commencent le grand égorgement. »¹⁰ Son personnage, au contraire, se signale par la simplicité, par une candeur qui confine à la crédulité. Maxime lui met-il sous les yeux le journal qui annonce l'engrenage fatal des hostilités, Clerambault, avec une assurance déconcertante, nie la réalité : « La guerre était impossible : on l'avait démontré. C'était un croquemitaine dont il restait à purger le cerveau des libres démocraties. » (19)

La première étape du cheminement de Clerambault est celle de l'aveuglement. La nouvelle de la mort de Jaurès lui fait prendre conscience que « la catastrophe [est] en marche » mais il réagit en s'abandonnant aux forces ténébreuses de son être. Le « cœur crucifié » (22), il constate l'effondrement de son idéal de la fraternité universelle et la faillite de la civilisation¹¹ mais c'est pour trahir sa foi et adopter le parti de la haine, pour céder au « sourd besoin [...] de se décharger colériquement » sur l'ennemi « de la misère de l'univers » (23). Il se fond alors dans l'élan guerrier qui soulève le troupeau, dans l'ivresse d'un unanimité qui dissout le libre arbitre : « dans les rues coula un fleuve humain [...]. Clerambault tomba au milieu, et fut bu. [...] L'exaltation sereine du flot coula en lui. » (25) L'exaltation, qui fait de lui la proie de la Patrie, le « Monstre divin » dont la « présence invisible coul[e] dans l'air, comme un vin » (26), se poursuit jusqu'aux scènes où Clerambault devient acteur en s'introduisant dans les cortèges caricaturaux des bellicistes, véritables parades de cirque où la foule, « compacte, indistincte, beuglante », « poitrines en avant, mentons levés et mâchoires ouvertes, [...] hurlant *La Marseillaise* » (27), s'en prend violemment à un passant anonyme. Pour Clerambault, cette violence contre un bouc émissaire à laquelle il participe est un facteur déclencheur. Il s'éveille, il « n'[est] pas fier ». Pourtant, l'amarce d'un changement s'éteint bien vite tant est forte la « virulence » du mal. Lorsque, dans l'élan de foi et de sacrifice qui soulève sa génération, son fils Maxime s'engage dans l'armée, Clerambault continue de « cultiver l'ivresse en chambre » (29) : il met sa plume de poète au service de la haine et de la mort, il rivalise de ferveur avec les artistes « qui ne se batt[ent] pas » (47). Et mieux que tous, car il est inspiré, il « chant[e] la haine et la sainte tuerie » (48).

Dans un tel processus de dépossession de soi-même, dans une telle souillure de l'âme, la conscience ne perce plus que par de fugaces lueurs, par des « minutes d'oppression » pendant lesquelles Clerambault

7. Les paginations des citations de *Clerambault* seront insérées entre parenthèses dans le texte à partir de l'édition Albin Michel, 1920. Lorsque plusieurs citations d'une même page se suivent, la pagination ne sera indiquée que pour la dernière d'entre elles.

8. *Journal des Années de Guerre*, Albin Michel, 1952, p. 31.

9. *Ibid.*, p. 31.

10. *Ibid.* p. 31.

11. Cette agonie, ce combat contre le « noir pessimisme » (23) correspondent bien au vécu de Romain Rolland pendant les premiers jours de la guerre. Mais Rolland, au lieu de répondre comme son personnage par la tentation de la haine, c'est-à-dire de rejeter la faute de la tragédie sur un seul camp, conclut, après une douloureuse méditation, à la nécessité de rester dans la lumière et dans l'amour. Cf. *JAG*, pp. 32-35.

se retrouve « inquiet », « mécontent et honteux » (49). La chute est si profonde que le père n'entend même plus la voix de son fils. Maxime, enterré dans une interminable guerre des tranchées, laisse percer dans ses lettres la fatigue et le désenchantement des soldats sur le front ; Clerambault, lui, dans ses écrits « persist[e] à vibrer comme un tuyau d'orgue » (52). Même surdité, même égarement lors de la permission du fils : c'est Clerambault qui « racont[e] à Maxime la vie des tranchées » (53) ! Le non-sens ténébreux se poursuit jusqu'au moment où la famille ne reçoit plus de nouvelles et qu'autour d'eux les gens de l'arrière commencent à découvrir que la guerre fait des victimes. Clerambault « s'éveill[e] du vertige ». Le voici subitement « vieilli, cassé, épuisé ». Le romancier marque clairement ce tournant sur le chemin qui monte vers la lucidité : « pour la première fois », Clerambault n'avait « plus assez de force pour haïr, – juste assez pour souffrir » (62).

Toutefois, le mensonge idéaliste ressurgit, qui pousse Clerambault à croire que Maxime a été sacrifié « pour quelque chose de grand et de nécessaire ». L'argument n'est qu'une misérable « bouée » (63) pour tenter d'échapper au désespoir, une bouée qui finit par crever, le père réalisant qu'il n'a été que trop sourd au message de son fils : « cette découverte du mensonge intérieur l'écrasa » (64). Par la souffrance se produit l'irruption, chaque fois un peu plus intense, de la lucidité : « Il me semble que je m'éveille d'un égarement affreux... » (70) Dès lors, le véritable processus de purification peut commencer, tâche herculéenne par le courage qu'elle exige : « Il arracha avec horreur la peau de bête, dont il était la proie » (72). Et « quand il eut tout arraché, il ne lui restait plus que son âme nue... » (75). Dégagée des miasmes empoisonnés, la conscience peut enfin accéder aux premières lueurs de la vérité :

« en cette âme qui frissonnait, [...] une étincelle couvait. Dès l'aube, commença de s'éveiller la flamme imperceptible, que la lourde enveloppe des mensonges étouffait. [...] elle se ralluma. Et rien ne pouvait plus l'empêcher de grandir. » (75)

Solitude

Jusqu'à maintenant, Clerambault a vécu dans le déni de la réalité et le mensonge à soi-même. Mais la crise de désespoir qu'il a traversée le fait sortir des ténèbres, elle lui apporte les premières lueurs d'une aube spirituelle. C'est pour lui un chemin de Damas. La conversion – l'abandon de préjugés erronés – lui ouvre les portes d'une renaissance. Il se retrouve à la fois fragile et fort. Fragile, parce qu'il lui faut s'habituer à son nouvel état. Fort, parce qu'il se sait désormais pourvu d'une lucidité qui lui permet de scruter distinctement et de démonter les rouages mor-

tifères de la société. Le voilà « brisé, mais résolu », animé par la « volonté stoïque de poursuivre jusqu'en ses dernières retraites la vérité » (79).

En vérité, la mutation de Clerambault ne se cristallise pas en un seul moment de crise, elle s'étale sur une plus vaste durée, sur le temps qu'embrasse la seconde partie du roman¹². Clerambault n'a pas la stature d'un héros, il n'a pas l'énergie d'un Christophe Krafft qui s'engage avec hardiesse sur des chemins nouveaux. Il reste un homme de nature « faible », qui a besoin du « secours des autres » car il n'est pas « accoutumé à se diriger seul ». A cause de la catharsis qu'il vient de vivre il se sent « déprimé » (86). Tout au long de cette seconde partie du roman, on le voit se mettre en quête d'un ami, d'un confident dont la pensée accordée à la sienne le soutiendrait et estomperait le sentiment de solitude qui s'est emparé de lui.

C'est que, désormais, l'acuité de son regard lui révèle un tableau de l'humanité qui « le gla[ce] ». Il découvre sous un jour nouveau un monde qu'il croyait connaître et qu'il reconnaît à peine tant « ses yeux [sont] changés » (87). Hommes de lettres, philosophes, historiens, scientifiques, hommes d'Église, tous ont trahi leur mission en se laissant happer par les « folies de l'opinion », par les « mensonges » (89) de la presse. Tous ont abdiqué leur raison en n'étant plus capables de juger par eux-mêmes. Pire : ils griment leur lâcheté, leur égoïsme et leurs idées meurtrières en se drapant dans un fallacieux idéalisme. En ces valeurs – « Justice, Liberté, Droit, Patrie... » (92) – que clament tous ceux qui devraient être des guides pour l'humanité, en ces bannières qu'ils font claquer au vent de l'anéantissement, Clerambault ne voit désormais que l'emblème de la folie : « L'idéalisme guerrier est une maladie [...]. Ses effets sont pareils à l'alcoolisme. Il centuple la méchanceté et la criminalité. Son intoxication détériore le cerveau. Il le peuple d'hallucinations et il y sacrifie les vivants... » (91) Et devant ce vertige d'une humanité entraînée vers la mort et par la puissance des instincts animaux et par la manipulation des gens d'affaires qui « excit[ent] sournoisement [c]es folies qu'ils exploitent » (92), Clerambault lance un cri : « Homme, dessoûle-toi ! [...] fais-toi libre de ta propre pensée ! » (92-93)

Seul contre tous. C'est le douloureux constat que fait Clerambault dans cette seconde partie du roman. Pas d'écho à sa pensée, pas de compagnon de route face à une humanité délirante. Il va vers le couple Omer Calville qui, lui aussi, vient de perdre un fils. Le père, artiste autrefois touché par la pensée de Tolstoï, devrait par l'expérience du deuil atteindre à la même lucidité que Clerambault. Mais, alors qu'ils ont abordé la guerre avec résignation mais « sans acquiescer », les Omer Calville, dans leur souffrance, orientent leur vie dans la direction opposée à celle de Clerambault :

12. Romain Rolland ne donne que de rares indications temporelles pour situer les événements du récit et leur durée. Cela est particulièrement vrai pour la seconde partie du roman. On ne trouve, en effet, que de vagues repères : « Après huit jours, Clerambault recommença de sortir. » (79) « Il fut quelques jours avant de ressortir. » (86) « Entre les paroles et l'acte, il s'écoule du temps (117). L'action du roman, on le voit, est toute intérieure.

ils entrent dans la bataille, s'imprègnent de la « puanteur des journaux » et ne rêvent plus que de combats, de victoires, d'anéantissement des vaincus : « il ne fallait pas que le sang du fils mort eût été versé en vain... » (95).

Même déception auprès d'Arsène Asselin, personnage doué d'un fort esprit critique et d'une ironie qui aurait dû le protéger. Mais à cause de « circonstances fortuites » (98) – le mot marque bien la vulnérabilité de ces caractères –, il prend une direction contraire à ses propres convictions et laisse son orgueil prendre l'ascendant sur sa raison : « plus il s'embourbait et plus il s'obstinait » (99). Alexandre Mignon, pacifiste convaincu avant la guerre, ne donne pas une meilleure image de lui. A la mort de Jaurès, cet homme généreux et qui se croit indépendant, révèle le fond de faiblesse de sa nature et se laisse « entraî[er] par la poussée des premiers jours ». Certes, il connaît des « angoisses assez proches de celles de Clerambault » mais, incapable de résister, il travestit son abdication par des sophismes : « il prouva laborieusement par $a + b$ que la guerre était le devoir du pacifisme conséquent » (100). Et finalement, ne supportant pas d'entendre Clerambault faire son *mea culpa*, il devient le pire ennemi de celui qui incarne son « remords vivant » (101).

Dans la recherche de Clerambault d'un compagnon de route, il est une figure essentielle : Hippolyte Perrotin. Au commencement des hostilités, Clerambault a déjà rendu visite à cet éminent savant – en qui on peut reconnaître l'image romancée d'Ernest Renan¹³ –, mais c'était pour obtenir de lui l'approbation d'une condamnation sans nuance de l'Allemagne¹⁴. La haine de Clerambault ne rencontre qu'une écoute souriante et polie. Incapable d'entrevoir la pensée du savant, après s'être « enflamm[é] » (39), il repart « décontenancé et mécontent » (40).

Rien d'étonnant donc à ce que Clerambault, après la crise spirituelle qu'il vient de traverser, aille confronter ses prises de conscience au jugement du vieux penseur. Au cours de cette seconde visite, Perrotin cherche à décharger le père endeuillé du poids de la culpabilité et s'ouvre à lui de sa vision du monde : ce ne sont ni les paroles ni les actes des hommes qui modifient le cours des choses, c'est le courant de la Vie qui dirige toute chose et, par conséquent, qui « entraîne » l'Europe « à la dérive » car elle n'est, sur le flux cosmique, qu'« une épave comme les autres » (81). L'Histoire est le jeu des forces de la Nature, et le seul pouvoir accordé à l'esprit libre est de percevoir et de comprendre ce perpétuel mouvement des choses. Le penseur est comme « niché au bord du vide », où il a le privilège de contempler des « visions pyrrhoniennes, paisibles et destructrices » (83), de comprendre que le rythme de l'univers est fait de variations cycliques sous-tendues par un équilibre immuable :

« les lois du monde s'accomplissent, et l'esprit libre les voit. Tout le reste est vanité : les passions, la foi ou sincère ou factice, ne sont que l'expression fardée de la Nécessité qui entraîne le monde, sans souci de nos idoles : famille, race, patrie, religion [...]... Le Progrès ? La grande Illusion ! L'humanité n'est-elle pas soumise à une loi de niveau, qui veut que lorsqu'on le dépasse, une soupe s'ouvre et le récipient se vide ?... Un rythme catastrophique... Des cimes de civilisation et la dégringolade. On monte. On fait le plongeon... » (82-83)

Pris de « vertige » face à ces « profondeurs entr'ouvertes » (83) Clerambault, qui aurait dû éprouver la plus vive admiration à l'égard de Perrotin, quitte le savant avec un sentiment de « grande pitié » (85). Que s'est-il passé ? Au moment où Perrotin livrait le fond de sa pensée, une personnalité politique – le sous-secrétaire d'État de l'Instruction Publique – lui a rendu visite pour l'inviter à présider une manifestation d'« intellectuels guerriers ». Et Perrotin d'« accept[er] avec empressement ». La contradiction entre la pensée visionnaire du savant et la médiocrité – la lâcheté – de sa conduite, heurte Clerambault qui n'accepte pas un double langage. Certes, Perrotin est sans illusion sur ses collègues universitaires pour qui il n'éprouve qu'un « mépris voilé, poli, profond » mais, par « prudence » (84), il se garde d'ébranler leurs certitudes bellicieuses. « Au milieu des mâtons aboyants » (85), il se doit lui aussi d'aboyer...

Bien que condamnant la servilité coupable de Perrotin, Clerambault ne peut s'empêcher de lui rendre une troisième visite. Il l'a quitté sur un sentiment de « pitié attristée » (108) mais maintenant qu'il connaît mieux les hommes pour avoir échoué auprès des Omer Calville, d'Arsène Asselin, d'Alexandre Mignon, il comprend mieux l'« attitude ironique et prudente » du savant et il continue de le tenir pour un « guide » capable de « l'aide[r] à faire en lui la lumière » (108). Perrotin met alors Clerambault en garde contre le désir de combattre l'erreur meurtrière de ses semblables. Agir au milieu d'une si vaste convulsion n'est ni « utile » ni « raisonnable » (114) et ne peut conduire qu'à un vain sacrifice. Perrotin explicite un peu plus l'« inhumanité calme de sa pensée » : « cette crise [...], cette grande mêlée, n'est rien de plus [...] qu'un simple phénomène de systole, une contraction cosmique, tumultueuse et ordonnée, analogue aux plissements de la croûte terrestre, accompagnée de tremblements destructeurs. L'humanité se resserre. Et la guerre est son séisme. » (111) Mais derrière le spectacle effrayant pour l'esprit et bouleversant pour le cœur, une perspective historique est en train d'être tracée : « Hier, c'étaient, dans chaque nation, les provinces en guerre ; avant-hier, dans chaque province, les villes. Mainte-

13. Sur l'importance de la pensée renanienne dans l'œuvre de Rolland, cf. notre article « Romain Rolland face à Ernest Renan : de l'admiration à la condamnation », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, janvier-février 1994, pp. 74-113.

14. « Toute la question était de savoir s'il [...] fallait noter la décadence irrémédiable d'un grand peuple, ou la constatation pure et simple d'une barbarie qui avait toujours été, mais qui se cachait sous des voiles. Clerambault inclinait vers la seconde explication. » (39)

nant que les unités nationales sont accomplies, une unité plus vaste s'élabore. [...] Du mélange détonant des éléments qui se heurtent, un nouveau corps chimique va naître. » (111-112)¹⁵ Par delà les vicissitudes de l'Histoire, une force sous-jacente est à l'œuvre qui oriente les événements, qui conduit l'humanité à l'« Unité de volonté ». Et Perrotin rattache sa cosmogonie à celle d'Empédocle qui expliquait la marche apparemment chaotique du monde par le passage « de la Haine à l'Amour », ou aux visions des sages hindous pour qui l'univers n'est que le déploiement cyclique de l'Être : « Après ? On recommencera, sans doute, après un stage. Un jeune cycle. Un nouveau Kalpa. Sur la roue reforgée, le monde se remettra à tourner. [...] Çivâ qui détruit et qui crée. Qui crée et qui détruit. » (113)

Rejetant cette sagesse purement contemplative qui dicte de se sauver soi-même en « s'assimil[ant] [...] aux lois de l'univers » (116), la conscience de Clerambault l'exhorte à ne pas renoncer à son devoir qui est d'agir sans crainte : « l'humanité entend beaucoup de paroles de sagesse ; mais elle voit rarement des sages se sacrifier » (114-115). A ce stade de son cheminement spirituel, il lui apparaît clairement que « rien de fécond ne peut être créé, sans le sacrifice » (115). Aussi l'individu doit-il s'opposer aux lois de la Nature « si elles sont contraires au bonheur et au bien » (116). Car, en refusant la loi de l'univers, inflexible et cruelle, en combattant l'« Ananké d'airain », l'homme participe aussi à l'œuvre de la Nature en permettant à l'Esprit de s'arracher au déterminisme de la matière : « Je vois l'Être universel, aux trois quarts engagé dans la glaise, ou l'écorce, ou la pierre, et subissant les implacables lois de la matière où il est incrusté. » (116)

La troisième visite à Perrotin permet donc à Clerambault de trouver une réponse au dilemme tragique qui l'accablait, à trouver sa juste place dans la mêlée. Tournant le dos au stoïcisme antique ou la spiritualité orientale de Perrotin qui se plie à ce qui est¹⁶, il refuse de se soumettre en silence, même si le prix à payer en est une plus grande solitude. C'est par cette volonté de dire *non* à l'horreur des temps que s'explique la réserve de Clerambault face au personnage si émouvant d'Aimé Courtois, un soldat mutilé par une vingtaine de blessures, jeune homme à la fois courageux et résigné qui accepte sa tragique destinée : « Que pouvait-il faire, que pouvait-il vouloir, cet Homme de misère, ce symbole du peuple sacrifié, mutilé ? Tant de siècles qu'il souffre et saigne sous nos yeux [...] ! Quelle aide lui apportons-nous ? A défaut de notre action, même pas notre parole. »

La seconde partie du roman – la seconde étape de Clerambault vers la clarté – s'achève sur la certitude acquise au moment où Clerambault se sépare d'Aimé

Courtois emmuré dans sa douleur :

« *Le silence du peuple, sur son lit d'agonie, le décidait à parler.* » (125)

Engagement

La troisième partie du roman marque d'emblée la libération de la parole : « Clerambault rentra de l'hôpital et, s'enfermant dans sa chambre, il se mit à écrire. » (129) L'engagement se traduit par la rédaction de deux articles. Une confession publique d'abord, « O Morts, pardonnez-nous ! », où Clerambault dénonce sa propre passivité, sa soumission à la loi de Nature, l'acceptation lâche et aveugle de l'ordre des choses : « nous nous contentions de regarder, de glorifier le cours impeccable du Destin... » (131). Ce premier article laisse à penser autour de lui qu'il est devenu fou ! Puis il compose un dialogue avec la Patrie où est dénoncée l'adoration envers une Patrie fallacieuse, source de conflits et de deuils, à rebours de l'idéal de la vraie Patrie, celle de la Communion universelle qu'ont célébrée Schiller et Beethoven : « En marche ! Franchissez les frontières ! [...] Embrassez-vous, millions d'êtres ! » (136-137)

Clerambault l'avait entrevu, sa solitude va s'élargissant. Sa femme ne le soutient pas, sa fille Rosine, son « meilleur appui » (143), trouve inutile d'écrire ce que l'on pense. Et l'épais silence qui répond à ses écrits ne va pas tarder à se muer en haine. Il est d'abord « poignardé » par un historien qu'il croyait de ses amis, qui, manipulant et défigurant le texte de ses articles, le présente « sous un jour déshonorant » (140)¹⁷. Octave Bertin, un camarade de jeunesse, s'acharne ensuite contre lui avec une « violence inouïe » (147) et ce qu'il écrit n'est rien d'autre qu'une « exécution publique » (146). La charge réveille le « chœur des malignités diffuses » (144), si bien que la presse s'empare de l'affaire et condamne Clerambault sans même l'avoir lu : « Du jour au lendemain, sans transition, l'homme hier admiré fut traîné dans la boue. Le poète national devint un ennemi public. » (147) Renié par tous, il est accablé de « feuilles malfaisantes » dont le « venin » rend l'air irrespirable autour de lui. L'un « ameut[e] la fureur des badauds » contre lui, l'autre – un directeur de journal – l'« éreint[e] » dans le seul but de plaire à ses lecteurs. Même le sage Perrotin « ironis[e] brillamment » en parlant de lui et « f[ait] rire à ses dépens » (151).

Au ban d'une nation totalement arc-boutée dans sa volonté de vaincre et d'anéantir, la voix de Clerambault – voix de Cassandre – et ses intuitions se perdent dans le vide. Comment persuader de ce qu'il entrevoit : que la haine « souillera fatalement la victoire » car le vaincu « reprendr[a] la volonté maniaque de revanche » et que, de victoire en victoire, l'humanité

15. Romain Rolland n'est pas insensible à l'argumentation renanienne : il l'a reprise à son compte dans son article « La Route en lacets qui monte », paru en décembre 1916.

16. Le refus par Clerambault du stoïcisme de Perrotin se dégage du portrait caricatural du savant qui développe sa pensée en ayant « les mains jointes sur son bedon bouddhique » et en « se tournant les pouces » (111).

17. On peut voir là la transposition de l'article d'Aulard dans *Le Matin* du 23 octobre 1914, qui « déclenche contre [Rolland] la campagne des journaux de droite et de gauche » (JAG, p. 95).

s'écroul[era] dans la défaite » (158) ? Mais, loin de renoncer, il se sent investi d'une mission qui le dépasse : « Clerambault voulait se taire. Et il réitéra » (162). Bien que « seul et sans armée » (162), conscient de sa faiblesse qu'il nomme « médiocrité » et du peu de ses actes, il ne peut se rétracter : « son cerveau résolu continuait de lui dicter ce qu'il devait écrire » (164). Rêve-t-il d'une existence calme, pacifiée, protégée ? Une voix intérieure commande : « Inutile de discuter. Obéis. C'est ainsi. » (163) Il écrit donc un troisième article « L'Appel aux vivants », puis beaucoup d'autres...

C'est avec une pointe d'ironie que le narrateur évoque l'élan polémique de son personnage. Il y a, en effet, du *quichottisme* dans le combat impétueux de Clerambault, si l'on entend par ce mot la défense héroïque d'un idéal avec la perte, plus ou moins grande, de la réalité. Ainsi Clerambault tombe-t-il d'un excès dans un autre. Autrefois aveuglé et soumis à l'instinct grégaire, le voilà maintenant qui ne « mesur[e] plus l'obstacle » et qui « donne de la tête à tort et à travers ». En toute chose, il ne voit que l'ennemi, le « fléau de l'obéissance » (170), le monstre de la Patrie qu'il « attaqu[e] sans ménagements » (172). Plus de nuance. Sa plume s'appuie sur l'émotion plus que sur la logique et, conclut le narrateur, son « attitude n'[est] pas la moins dangereuse » (173).

A la « logomachie » de ses écrits, qui procède de l'ignorance des questions politiques, Clerambault finit par échapper grâce à la découverte qu'il fait de documents précieux révélant les réalités et les intérêts cachés du conflit. Ce qui jusqu'ici n'était pour lui qu'un vague pressentiment devient une évidence. On a « falsifié » (176) les causes et les mécanismes de la guerre, on a dupé l'opinion publique. La révélation enrichit alors son caractère d'une « complexité vivante »¹⁸. Et dans le miroir de l'écriture dénonciatrice, il découvre sa nature profonde, jusque-là inhibée : « Il apprit à goûter une espèce de joie, dont il n'avait pas idée, – la joie vertigineuse et détachée de l'homme libre dans le combat : tous ses sens ajustés comme un arc bien tendu, et jouissant de ce parfait bien-être. » (177)

C'est au cours de cette renaissance que surgit à nouveau une lueur salvatrice. Alors qu'il est asphyxié « comme un phtisique » par l'engourdissement moral général¹⁹, lui parvient la lettre d'un vieil instituteur qui le remercie pour sa parole et son courage, pour ses articles qui l'ont fait pleurer de joie et lui ont apporté la paix intérieure²⁰. Pour Clerambault, menacé de dépérissement, c'est une résurrection : « Ce fut, instantanément, comme si l'air rentrait par une fissure. [...] la

source de vie se rouvrit et commença de remplir le lit de l'âme desséchée. » (181) La justesse de son combat pour la vérité s'impose à lui, prise de conscience que le romancier compare à l' « étincelle qui jaillit du caillou », image qui se dilate dans le rythme d'un bel alexandrin : « Une étoile s'allume au fond de l'horizon... » (183)

Fugacité de la clarté... L'ami devenu inaccessible²¹, la lumière de l'étoile semble s'éteindre pour Clerambault qui, jusqu'à la fin de la troisième partie, se retrouve « l'âme brûlée », à nouveau seul, « rejet[é] des murailles de la dure cité » (186). A cette solitude qui redouble d'intensité, le romancier confère la valeur mythique d'une exploration dantesque des ténèbres : « Tous les liens étaient rompus. Son esprit trop lucide descendait, en girant, sur l'abîme. La descente aux enfers. Lentement, de cercle en cercle, et seul, dans le silence... » (186) Or, à travers l'expérience de la solitude exacerbée qui l'entraîne vers un désespoir irréductible, Clerambault perce le mystère de la condition humaine. Les « dix millions de cadavres » (189) sur le front et l'asservissement des consciences à l'arrière sont la manifestation d'un même mensonge généralisé auquel l'humanité sacrifie : « nous mentons à nous-mêmes. [...] Non, nous ne mentons pas. Nous " idéalisons "... » (188) Les idéaux proclamés par les hommes ne sont que des leurres, une « fange » divinisée qui recouvre et cache ce qu'ils ne veulent pas voir : l'instinct de mort.

Clairvoyant, l'esprit de Clerambault touche au tréfonds de l'âme humaine où est scellée la Loi de Nature, *manger ou être mangé* : « L'instinct de meurtre est inscrit au cœur de la nature. Instinct vraiment diabolique, puisqu'il semble avoir créé les êtres, non seulement pour manger, mais pour être mangé. [...] Ainsi, la chaîne des êtres est un serpent enroulé, qui se mange... » (190)²² Il n'est pas de progrès dans le cycle fatal où « le plus fort écrase éternellement le plus faible et trouve éternellement un plus fort pour l'écraser à son tour ». Dès lors, faut-il participer à l' « égoïsme du faible » (192) ou accepter de se sacrifier ? Ou faut-il fuir la « mêlée sans espérance » dans les illusions religieuses et dans l' « au-delà des rêves » (191) ? Au dilemme tragique, il n'est pas d'issue, « la route est fermée ». Mais, dans un acte de foi, Clerambault tranche le nœud gordien : « Je passerai quand même » (198). C'est sur cette formule volontaire que s'achève la troisième partie du roman, qui a été vécue dans l'élan obstiné de l'engagement.

Rayonnement

La quatrième partie du roman qui se déroule pen-

18. Clerambault découvre la partie gauloise de son être, un solide fond de vitalité, d'ironie et de lucidité. Mais, comme nous le verrons, il lui restera toujours quelque chose de sa naïveté d'enfant.

19. Clerambault est venu pour quelque temps en Berry où la mentalité passive des paysans lui rappelle l'acceptation fataliste d'Aimé Courtois.

20. L'épisode est inspiré de la lettre que, le 20 septembre 1914, Romain Rolland reçoit d'un « vieux Français ». Cf. *JAG*, pp. 54-55.

21. Clerambault essaiera de rejoindre le correspondant inconnu mais il ne rencontrera que la croix sur sa tombe. Cet épisode est une réplique brève mais tragique de l'amitié qui s'était tissée entre Christophe et le vieux Schulz.

22. Sur ce sentiment tragique de la vie qui parcourt l'œuvre de Romain Rolland, cf. notre article « Manger et / ou être mangé », dans *Permanence et pluralité de Romain Rolland*, Actes du Colloque de Clamecy, 1994, pp. 303-318.

dant l'année 1917, année d'immense lassitude où la révolte est sur le point d'éclater dans les tranchées²³, s'ouvre pour Clerambault dans une atmosphère « crépusculaire[e] » : « Jamais l'horizon [...] n'avait paru plus sombre et plus dénué de pitié ». Sur le rude chemin pentu qu'il escalade, il se sent « enveloppé de brouillards », il « ne vo[it] plus devant lui » et se sent incapable d'avancer. Surplombant l'abîme, il « enten[d] bruire, au fond, le torrent de la souffrance » (201) universelle.

Le monde de l'arrière est désormais confronté à la réalité destructrice puisqu'il ne peut détourner le regard des plaies des soldats rescapés de l'horreur, les « âmes » et les « corps mutilés, que rong[e] l'amertume, les uns des bonheurs perdus, les autres [...] des bonheurs [...] dont on les [a] frustrés » (207). La révolte qui gronde parmi ces générations sacrifiées, le personnage de Julien Moreau l'incarne, lui qui, « borgne et manchot », se définit comme une épave honteuse de sa « difformité » et de sa « jeunesse sacagée ». La réalité tragique n'est plus une idée sur laquelle on disserte mais une réalité tangible, source d'empathie pour Clerambault qui « attei[nt] au fond du mal » que les jeunes gens portent « avec terreur, comme un cancer qu'on n'ose pas regarder » (210).

Pour Julien Moreau comme pour Clerambault, il ne s'agit plus de se figer sur l'épouvantable « champ de cadavres » mais de « déblaye[r] les ruines » (216) d'une civilisation effondrée, de rejeter le passé flétri pour tisser un faisceau d'idées nouvelles, régénératrices : « De vos illusions passées, faites, comme les paysans, des feux de feuilles mortes : l'herbe, la foi nouvelle en poussera plus drue. [...] La nature ne meurt point, elle change incessamment de formes. Comme elle, laissez tomber la robe du passé. » (217)

Toutefois, le dynamisme, qui laisse entrevoir à tous les deux la perspective d'une prochaine « rénovation sociale », n'est pas vécu de la même manière. Comme tous les jeunes qui ont échappé à la tuerie, Moreau, en dépit de sa rage et de son esprit de révolte, se retrouve dans le vide, tandis qu'en face du pessimisme accablant du jeune homme, Clerambault, riche de son lent cheminement à travers doutes et épreuves, se sent pourvu du « calme de l'homme qui [...] embrasse d'en haut l'ensemble de la contrée » (212). Cette « sécurité de l'âme », patiemment conquise, et dont, en vérité, il n'a pas conscience, il va magiquement la transmettre à Moreau : « Or, regardant Julien, en souriant humblement, [...] il vit que Julien l'avait trouvée en lui... Et voici que [...] il vit que la lumière était en lui. Elle était venue à lui, parce qu'il lui fallait en éclairer un autre. » (213)

Commence alors une nouvelle étape de la vie de Clerambault, celle du rayonnement à caractère prophétique. Tel une lampe dans les ténèbres, Clerambault irradie son « harmonie intérieure » (212), la « plénitude

de [son] être ». Certes, son regard n'est pas encore tout à fait dégagé de l'ombre environnante, mais la lumière est « sur son front » qui, maintenant révélée, « rétabli[t] son union perdue avec les hommes ». Elevé au rang de guide, Clerambault est chargé de transmettre un « message divin » (214), il est investi de la fonction du prophète qui ouvre la « voie du Nouveau Monde » (215).

A l'heure où, aspirés vers la « nouvelle idole » (234), la Dictature du Proletariat que proclame la révolution bolchevique, les jeunes esprits tourmentés risquent de se perdre dans l'« optimisme du pire » (220), dans le « mysticisme du grand bouleversement », Clerambault se sent le devoir de mettre en garde ces cerveaux enfiévrés. Son action consiste à combattre ce nouvel égarement de l'esprit, à dénoncer, après les « fous de la guerre des nations », les « fous de la guerre des classes » (221). Sa parole exhorte à préférer au retour de la violence le lent cheminement vers l'indépendance de l'esprit, la conquête patiente, jour après jour, de la vérité. Sa maïeutique est toute de mesure et de prudence « car il sa[it] qu'il n'y a rien à faire pour convaincre un jeune homme qui vient de s'incruster dans un système ». Déforme-t-on sa pensée, cherche-t-on à l'« annexer » ? Il se défend « faiblement » (222) car il sait qu'il doit « donne[r] l'exemple » (224) de la bonté intérieure. C'est ainsi qu'au milieu des élucubrations violentes des jeunes révolutionnaires, il rappelle quel est le « prix de la vie » (225), et son esprit en acquiert encore « plus d'harmonie ».

Clerambault entend se rapprocher la « hache » de Lénine et de Trotski, les « bûcherons héroïques » (232). La révolte gronde. Il conçoit qu'elle est fatale et sans aucun doute nécessaire pour un renouveau, mais sa vue perspicace entrevoit l'arrivée d'un nouvel aveuglement tragique. Il comprend que la logique de l'action n'est pas de rentrer dans les nuances, qu'elle tranche. Mais ce faisant, l'action donne de l'élan à la roue tragique qui fait de l'Histoire un perpétuel renversement : « l'oppression capitaliste amènera la révolution prolétarienne qui sera oppressive, à son exemple. » Renouant le fil de ses méditations passées, Clerambault est déchiré par le conflit entre le cœur et l'esprit. L'esprit voit et admet la « chaîne sans fin » de la création et de la destruction. Mais le cœur ne saurait accepter la « Loi de la guerre éternelle ».

Face à ses jeunes amis qui ne vivent que dans le désir de l'« action immédiate », Clerambault rejette l'axiome selon lequel la fin justifie les moyens. Certes, il n'a pas encore fait complètement « le jour dans sa pensée » (237), il n'ose s'avouer qu'il s'apprête à adhérer à une vision religieuse de l'existence. Le mot le gêne car les religions l'ont « aujourd'hui discrédité ». Mais, de fait, il glisse vers la certitude que l'issue du conflit entre le cœur et l'esprit n'existe que sur un plan d'ordre « surnaturel, et proprement *religieux* »

23. « Un an avant la fin de la guerre, il y eut dans les deux camps quelques mois, quelques semaines, où l'infinie patience des peuples martyrisés sembla sur le point de craquer, et où une grande clameur allait rugir : « Assez ! » Pour la première fois, s'étendait parmi eux l'impression d'une sanglante duperie. » (231)

(236). Il lui apparaît clairement qu'il n'est « qu'un seul type de révolutionnaire vraiment sacré : c'est le Crucifié. Mais très peu d'hommes sont faits pour l'auréole de la croix. » (240)²⁴

Ainsi, au point culminant de l'ascèse poursuivie pendant quatre années de guerre, Clerambault embrasse une vision mystique qui le détache d'une humanité qui devient transparente à son regard et dont il peut juger, du haut de sa sérénité, les actes et les mobiles. Le monde n'est plus pour lui qu'une illusion où les humains prennent la proie pour l'ombre car ils « se massacrent, pour une poignée de sous [...] qui sont faux ». Humanité qui sacrifie à César en oubliant de suivre le vrai chemin, celui de l'élévation de la conscience. L'existence terrestre ne semble à Clerambault qu'un chemin de croix que tous parcourent dans l'inconscience, dans l'« imbécillité » de « furieuses agitations », tandis qu'au terme il n'est que le « gouffre où s'abîme, en chaque agonisant, l'entière humanité ». Humanité enchaînée adorant ses fers et sa misérable condition : « O mes pauvres compagnons de chaînes ! » (250)

Parvenir à délivrer les hommes est une tâche immense, qui demande une énergie surhumaine. Clerambault ne peut répondre à une telle mission héroïque mais il donne humblement la première impulsion à l'aventure intérieure. Par sa seule présence rayonnante, il transforme ceux qui l'approchent : « Le bienfait de cet homme était qu'à son contact les amours-propres fondaient, car il n'en avait point » (244-245). Être solaire, il est l'« étincelle de virile amitié » (245) qui soutient ses compagnons d'infortune et les aide à traverser les ténèbres de l'existence. Son humilité le dissuade de jouer au surhomme, aussi la ligne de conduite qu'il évoque à ceux qui l'écoutent est-elle toute de modération et de patience. Sa philosophie fait écho à celle d'un autre passeur, effacé et solitaire lui aussi, l'oncle Gottfried qui initie Christophe au chant magique de la Vie et lui donne la première impulsion sur la route de sa vérité intérieure :

« chaque homme peut aspirer à rayonner dans son petit cercle la lumière intime, l'ordre, la paix, la bonté. Et c'est là le bonheur. [...] Aimer, aider. Au jour le jour, et pas à pas. Le monde ne se transforme ni par des coups de force, ni par des coups de grâce, tout entier, tout d'un coup. Mais seconde par seconde, il mue dans l'infini ; et le plus humble qui le sent prend part à l'infini. Patience ! Une seule injustice effacée ne délivre pas l'humanité. Mais elle éclaire une journée. [...] Chacun apporte son soleil. » (241)

Vision extatique

La solitude dans laquelle Clerambault est désormais plongé n'est plus la solitude enténébrée du début, c'est une solitude solaire, riche de la plénitude de qui est parvenu à traverser les épreuves et à acquérir une juste connaissance de soi et des choses. Clerambault se sent « élu » par la « divine compagne » (253). Il s'est dépouillé du vieil homme et, après avoir cru qu'il avait « tout perdu », il découvre qu'il est « entr[é] dans son vrai bien » (254). Spectateur des errements de ses semblables, il les voit dans la vérité de leur nature et de leur destinée : « Sur la sombre rivière du Destin qui emporte l'humanité [...] lui apparaissaient les millions d'épaves vivantes qui se débattaient [...]. Et chaque homme était *moi*. » (254)

Il perçoit la vie dans sa double dimension : relative – les agitations des individus à la surface – et absolue – le flot éternel de l'Être, sous-jacent à toute existence. Mais ce regard, similaire à la compréhension rennienne d'un Perrotin, n'est pas comme chez le savant un regard de froide indifférence car il s'allie à un élan de communion. Chaque être est une étincelle du Brasier de l'Être qui peut reconnaître en l'autre la lumière du Brasier : « chaque homme [est] *moi* »²⁵. Aussi Clerambault pénètre-t-il « à l'intérieur de[s] âmes » et voit en chacune la « plaie désespérée » qui la fait se vêtir d'illusion, se refermer sur des certitudes égocentrées. Et dans la dynamique mystique de son être, Clerambault découvre la formule qui permet de mener une existence juste, faite d'empathie et de compassion : « Il faut aimer les hommes plus que l'illusion et plus que la vérité. » (256)

Un paradoxe court tout au long du roman : en dépit de l'élévation de sa pensée, Clerambault demeure un être fragile. Le romancier ne manque pas de souligner à nouveau combien son personnage se caractérise par une naïveté enfantine indélébile qui confine à la crédulité²⁶. C'est cette facilité à être trompé qui causera sa perte : « Il ne s'était jamais guéri d'une confiance enfantine en le premier venu qui y faisait appel » (260), et ce premier venu, ce sera Thouron qui, par ses écrits, déclenchera contre lui un redoublement fatal de haine.

Clerambault ne se départ donc pas d'une faiblesse innée ; sa sensibilité le pousse à chercher encore et toujours un écho à ses réflexions iconoclastes : « Clerambault [...] doutait perpétuellement de soi, regardait à droite, à gauche, cherchait dans les yeux de la foule humaine un assentiment à sa propre pensée. » (279) Le parfait écho à sa quête, il le trouve finalement dans le personnage d'Edme Froment. Ce jeune homme de-

24. On constate la progression de la pensée de Clerambault au cours de la quatrième partie du roman : auparavant, il refusait le « sacrifice volontaire », qu'il concevait, il est vrai, « par pitié douloureuse et lassée » (192) alors qu'il accepte maintenant le don de sa vie comme exemple d'une pureté de conscience volontairement opposée au tragique de la « Dikè d'airain » (236) qui régit le mouvement cyclique de l'univers.

25. La mystique de Clerambault développe la pensée exprimée dans le *Credo quia verum* où Rolland se demande « jusqu'où peut aller la communion des âmes en cette vie ? » (*Le Cloître de la rue d'Ulm, Cahier Romain Rolland n° 4*, Albin Michel, 1952, p. 363).

26. Cf. au moment du dénouement, le portrait dressé, certes à travers le regard de la foule hostile, mais qui corrobore les allers et retours du cheminement de Clerambault : « le faible, l'incertain, le médiocre Clerambault » (306). Ou encore le jugement du romancier sur l'obstination maladroite de son personnage à soutenir un point de vue qui le met en danger : « Peut-être ne se rendait-il pas très bien compte du danger. [...] Il continuait d'exposer au colérique sa façon de penser. Il y avait quelque chose de comique dans cette obstination. » (285-286)

venu tétraplégique lors des combats sur le front a fait, mais en un temps très bref, le même cheminement que Clerambault. Très vite, il a percé le « non-sens de la guerre », l' « idiotie des massacres », la vanité et la « duperie de[s] affreux sacrifices » (274). Déjà, avant la guerre, il avait élevé son regard à la hauteur d'un Perrotin, et il aspirait à se retirer de l'action pour se consacrer au dilettantisme de l'art et de la pensée. Mais la guerre lui fait toucher du doigt la souffrance des hommes et les articles de Clerambault l'éclairent sur la direction de vie à suivre : ne pas « s'ériger en juge de ses compagnons de chaîne » mais « partag[er] leur charge » et « tâcher de les délivrer » (279).

Et le disciple dépasse le maître. Lui qui a reçu de Clerambault l'étincelle rédemptrice, il va, à son tour, par ses « paroles brûlantes », « affermi[r] l'esprit toujours un peu chancelant de Clerambault ». Il le conforte dans l'idée que l'idéal individualiste est « plus fécond » que l'idéal communiste « qui conduit à la perfection mécanique de la fourmilière ». Il réunit autour de lui une petite communauté d'êtres qui, bien que tous différents les uns des autres, ne veulent dépendre d'aucun parti mais aspirent à penser par eux-mêmes et à mettre la liberté au-dessus de toute chose. Il communique avec des individus qui, bien qu'isolés dans leur pays, « combatt[ent] pour les droits de la conscience libre » (280)²⁷.

Edme Froment, en qui l'on reconnaîtra la figure emblématique du rollandisme, incarne l'esprit qui contemple les oppositions et les contradictions du monde se résoudre en la plus belle des harmonies car, pour lui, il est évident que le flux, le reflux, les méandres et les tourbillons de la vie ne sont que le mouvement et les formes éphémères du fleuve de l'Être. Et non seulement Edme Froment représente la conscience de la Réalité Ultime mais il remplit aussi le rôle du messager qui la révèle à ses semblables :

« Ce qui attirait en ce moment ces libres âmes diverses autour d'Edme Froment, c'est qu'elles percevaient obscurément en lui le point où se rencontraient leurs lignes, le carrefour d'où l'on voit tous les chemins de la forêt. Froment [...] voyait les courants divers – patrie, révolution, lutte d'États ou de classes, science et foi, – comme les forces mêlées d'une rivière torrentueuse, avec ses rapides, ses remous et ses ensablements : elle semble se briser parfois, ou revenir en arrière, ou dormir ; mais elle avance toujours, irrésistiblement. » (284)

Cloué sur son lit, Edme Froment est le « jeune crucifié à la croix des chemins » qui « épous[e] » en esprit la totalité de la Vie. Il est la fusion avec l'Être, la communion avec le Tout dont les autres ne connaîtront que des éclairs : « Tout était, dans son cœur, mouvement

et passion ordonnée. Tout, la vie et la mort, tout marchait et montait. Et lui-même, immobile. » (284) Il est le centre de la roue des mondes qui se meuvent selon un ordre cosmique.

Mais Edme est aussi « Froment », c'est-à-dire la semence de l'Esprit lancée dans toute la création, la conscience mise au cœur de la matière et qui doit germer, se développer et illuminer la création. C'est cette vision métaphorique d'un feu à l'œuvre à travers les vicissitudes de l'Histoire que, le jour du Vendredi Saint, sous les bombardements qui menacent d'écraser Paris, Clerambault prophétise à la petite communauté regroupée autour du jeune paralysé : « Cent fois la flamme se rallume et s'éteint, avant de rester allumée. Chaque Christ, chaque Dieu s'est essayé à l'avance par une série de précurseurs. Ils sont partout, perdus, isolés dans l'espace, isolés dans les siècles. Mais ces solitaires [...] voient tous à l'horizon le même point lumineux. Le regard du Sauveur. Il vient. » (297)

Le personnage d'Edme Froment a rayonné autour de lui la certitude qu'une Vérité sous-jacente au monde sensible se manifeste cycliquement à l'humanité. Dès lors, le rôle d'Agénor Clerambault est achevé. Arrivé au terme de son cheminement le disciple qu'il est peut s'éclipser. Le romancier lui réserve une fin de martyr : Clerambault, en effet, est agressé par des bellicistes. Sa femme prononce à son adresse des paroles à résonance christique : « Des hommes qui ne seraient pas dignes de dénouer les lacets de tes chaussures... Ils t'ont frappé !... Laisse-moi que j'embrasse ta pauvre figure abîmée ! » (299) Mais par delà l'image du Christ aux outrages qui se dessine en filigrane, Clerambault est martyr au sens premier du terme : il est témoin du Dieu.

La veille de sa mort, dans un état de prescience, il vit pendant son insomnie une agonie libératrice, un détachement des choses d'ici-bas qui le fait accéder, en une sorte de résonance harmonique, à la musique des sphères : il entend le « ronflement lointain de la planète humaine » (304). Il se laisse alors « porter », « flott[er] » et, détaché de son corps, il connaît l'état de l' « âme nue », désenchantée des mirages terrestres, prête à réintégrer la source vitale : « Infini de la vie dans une goutte de vie, dans l'étincelle d'un cœur qui est près de s'éteindre, mais qui s'est affranchi et sait qu'il rentrera bientôt dans le grand foyer ».

Au cours de l'ultime éveil, Clerambault revit en pensée le long cheminement, avec ses errements « dans la forêt des doutes et des contradictions ». Il se revoit « meurtri, saignant » et guidé par les seules « étoiles entrevues, qui paraissaient et disparaissaient entre les branches » (305). On pense à la *Divine Comédie* de Dante où, au milieu du chemin de la vie, le poète se trouve dans une forêt obscure... Clerambault

27. Romain Rolland a eu très tôt pendant la guerre l'aspiration à relier entre eux les esprits libres, ceux qui « si peu nombreux qu'ils soient, forment sans le savoir, la vraie Internationale » (283). Comme dans *Jean-Christophe*, l'écrivain ne fait pas d'un seul personnage son porte-parole. À côté de l'idéal que représente Jean-Christophe nourri d'éléments autobiographiques, réels ou rêvés, il y a Olivier Jeannin, en qui on reconnaît bien des aspects de la personnalité de Rolland. De même dans *Clerambault*, le personnage central est nourri de l'expérience rollandienne de la guerre mais la hauteur de vue de Rolland et les perspectives de son action future s'expriment dans le personnage symbolique d'Edme Froment.

distingue clairement le fleuve de la « Nécessité » qui l'a entraîné comme il entraîne tous les hommes mais il a aussi la confirmation de la justesse de son combat spirituel contre les idoles du passé, de la justesse de son sacrifice à la « semence de lumière » (306). Et le secret de son nom lui est révélé :

« *La première étincelle qui brille en une âme seule est la pointe du rayon qui va percer la nuit. Viens donc, lumière ! Brûle la nuit qui m'entoure et celle qui me remplit !... " Clerambault !"* » (308)

Une œuvre mystique

Dans la vaste production rollandienne, *Clerambault* est une œuvre, sinon oubliée, du moins négligée. Certes, comme l'estime Jacques Robichez, sa valeur artistique est « médiocre »²⁸ ; par bien des aspects l'ouvrage peut déconcerter ou lasser. Le cadre spatio-temporel reste souvent vague et la plupart des personnages sont esquissés pour aussitôt disparaître, ce qui réduit l'intrigue aux prises de conscience et aux méditations du personnage central. Ces méditations se confondent d'ailleurs avec les réflexions du romancier. Souvent, Romain Rolland semble oublier et son personnage et l'action romanesque pour prendre la parole et livrer ses propres commentaires et jugements. Le jeu polyphonique entre narrateur et protagoniste apparaît brouillé ou incertain. Le texte avance en se répétant ou à travers des digressions, de vastes réquisitoires, des exposés des mentalités du temps. Le retour obsessionnel de thèmes – la faillite de la civilisation, le mensonge de la presse et des politiciens, l'annonce d'une révolte ou d'une révolution... – traduisent le poids des crises qu'a traversées avec une intense lassitude l'écrivain pendant les années de guerre, succession de crises qu'à son tour doit traverser le personnage du roman et qui peuvent donner le sentiment d'un récit étale.

En dépit de ces réserves, il est évident que *Clerambault* est un maillon essentiel pour suivre Romain Rolland dans son propre cheminement. La raison d'être du livre est polémique. Il prolonge et décuple la

dénonciation, commencée avec *La Foire sur la Place*, d'une époque autodestructrice, et il le fait dans un crescendo tragique en cinq actes. En suivant pas à pas l'éveil de la conscience d'un bourgeois moyen, peu conscient des réalités politiques, Rolland conduit son lecteur vers des prises de conscience qui doivent l'amener à modifier son regard sur l'Histoire. Par là même, il ouvre le débat sur la question qui ne cessera de le hanter : la révolution bolchévique.

Mais *Clerambault* est encore et surtout une œuvre importante si l'on prend en compte le message spirituel qu'elle développe. Comme Stefan Zweig n'a pas manqué de le souligner dès la parution du livre, « c'est en un certain sens un livre religieux, l'histoire d'une conversion, une illumination, la légende dorée moderne d'un bourgeois »²⁹. La trame qui tisse l'œuvre étant la montée vers la lumière, l'ascension de l'esprit jusqu'à la perception de la dynamique de l'Être au cœur de la vie individuelle et de la marche de l'Histoire, puis la fusion de toute vie en Lui, il n'est pas exagéré de dire que *Clerambault* est avant tout une œuvre mystique. Prolongeant l'histoire de Christophe dont la naissance est bercée par le chant du Rhin – métaphore de l'Être – et la mort vécue comme un retour à l'infini océanique, annonçant ce que sera dans *L'Âme enchantée* la destinée d'Annette qui découvrira, elle aussi, qu'elle est par essence « Rivière », c'est-à-dire participation au flot cosmique, l'histoire d'Agénor Clerambault confirme que l'inspiration rollandienne est de nature spirituelle et que sa finalité est de révéler au lecteur la Réalité du Brasier d'où jaillissent les étincelles et les éclairs qui fendent les ténèbres de la condition humaine.

mai 2014

Serge Duret est professeur de lettres. Il est l'auteur d'une thèse d'état, sous la direction du Professeur Bernard Duchatelet : « Romain Rolland, essai de biographie spirituelle ».

28. *Op. cit.*, p. 169.

29. *Op. cit.*, p. 337.